

Bourbonnais. Nous descendîmes là d'abord parce que nous avions dans notre voiture un nouveau professeur laïque, de chimie, je pense, qui s'y rendait. Nous y trouvâmes l'actif P. Maroile qui nous retint à dîner pour nous conduire après au presbytère de la paroisse.

Je retrouve le P. Beaudoin, curé de Bourbonnais, après vingt ans, toujours le même, gai, affable, toujours prêt à obliger tout le monde, s'occupant de mille détails et semblant n'en négliger aucun. Ses paroissiens viennent le consulter pour une foule d'affaires, et il est toujours prêt à les aviser et à trouver une issue à leurs difficultés.

Le P. Beaudoin est aussi supérieur du collège et ne s'occupe guère que de la partie matérielle, car il a dans le directeur, le P. Maroile qui appartient à la même communauté, un homme de haute capacité et totalement dévoué au succès de l'institution; quant aux autres pères, ils étaient presque tous à passer leurs vacances en remplaçant des curés qui avaient aussi choisi ce temps pour des absences.

Comme le P. Beaudoin se préparait à partir prochainement pour l'Europe, il avait un surcroît de besogne, à tout instant quelqu'un venait pour régler certaines affaires, surtout des femmes, qui lui apportaient de l'argent pour rentes de bancs, casuel etc. J'ai plus d'une fois admiré comme il sait avec sa bonhomie, apaiser les mécontentes.

On a érigé à quelque distance de l'église un cimetière, dans lequel on vend des lots de famille, à ceux qui veulent en faire l'acquisition. Arrive un jour un bonhomme de fort mauvaise humeur, et je pus admirer là comment avec sa bonhomie et son bon cœur, il parvient à aplanir toute difficulté.

—M. le curé, dit le bonhomme, vous m'avez encore joué pour mon lot du cimetière, je n'en veux plus.

—Allons donc, Baptiste vas-tu te fâcher? —il tutoye tout le monde—tiens, viens prendre un verre de bière, allume ta pipe, et nous allons arranger cette affaire-là.

—Je boirai bien de votre bière et fumerai de votre tabac, mais mon affaire de lot est toute réglée; j'irai en acheter un dans une paroisse voisine; il y a un terme à se jouer du monde.

—Tiens, tiens, ne te fâche pas. Je t'ai dit que j'avais oublié.

—Oui! sur le terrain même, je vous ai montré le No. 3, et vous ai dit: je prends ce numéro, moi. Très bien, m'avez-vous répondu; puis vous l'avez vendu à un autre. Sur les reproches que je vous en ai faits, vous m'avez remis au numéro 4; j'ai accepté, mais vous l'avez vendu encore à un autre, et le suivant, et encore le suivant, à un autre, à un autre, si bien que du numéro 3, je me trouve rendu au numéro 8; je n'en veux plus d'aucun.

Le verre de bière est pris et la pipe allu-

Et l'on se sépara, contents de part et d'autre.

Je dois faire observer qu'à Chicago et dans tout l'Ouest, il se fait une grande consommation de bière, et je loue fort cette pratique, parce que c'est un excellent préservatif contre l'ivrognerie. La Lager beer que l'on boit ici est très douce et ne peut enivrer, et tous ceux qui ont pris l'habitude d'en faire usage perdent tout goût pour le whiskey et les autres liqueurs enivrantes. L'expérience est là pour le démontrer.

On dit à Chicago que les ivrognes, qui sont peu nombreux, sont des Canadiens venant de Montréal ou de Québec, ou des Irlandais, qui ne boivent pas de bière.

Le collège est surmonté d'une superbe statue du Sacré-Cœur due au ciseau de notre habile artiste Jobin, de Québec. La chapelle est sur le plan de l'église canadienne de Chicago, c'est un octogone presque régulier. Ses châssis sont tous en verre coloré d'après la nouvelle méthode, au prix de \$150 la pièce, mais deux, beaucoup plus grands, coûtent respectivement \$500 et \$300 chacun.

Je croyais retrouver Bourbonnais tel que je l'avais vu il y a 20 ans, mais j'ai pu constater avec chagrin que l'américanisme avait aussi pénétré ici. On parle encore français, mais on sait aussi généralement s'exprimer dans l'idiome anglais. J'avais cru cependant que ce centre canadien du comté de Kankakee, formé de cultivateurs propriétaires du sol, se conserverait canadien, mais je vois avec peine qu'ici aussi on a glissé sur la pente. Comme j'en faisais la remarque à un cultivateur.—Que voulez-vous, me dit-il, pour la transaction des affaires il nous faut l'anglais.

—Et vous partez de là pour n'employer plus que l'anglais dans vos maisons.

—Oh! non, non; à la maison on parle toujours français.

—Mais j'ai entendu vos enfants conversant en anglais.

—Dan, les jeunes gens aiment toujours les nouveautés, ils se font une gloire de pouvoir parler anglais, faisant ainsi ressortir leur supériorité sur ceux qui ne le peuvent pas.

—Et c'est ainsi qu'ils s'américanisent, qu'ils perdent leurs qualités de Canadiens et en prennent d'américaines qui sont loin de les valoir. Si vous continuez de ce train, avant 50 ans il n'y aura plus de Canadiens ici, et les autres paroisses du voisinage suivent la même route.

Je crois aussi que le collège y est pour beaucoup dans cette américanisation: je n'y ai jamais entendu un mot de français dans les groupes de frères-professeurs qui passaient à leur vacance, quelques uns même ne comprenaient pas du tout le français. Il faut enseigner l'anglais, oui; mais avant tout soyons Canadiens. Que l'éducation soit française comme elle l'est en Canada, et qu'on apprenne l'anglais pour les affaires, mais qu'il ne l'emporte

moment. Je ne reconnaissais pas la boîte à chapeaux, mais je crus que le commissionnaire était descendu pour aller la chercher. Mais point; il n'était plus là. Le paquet ne contenait que les autres articles que j'avais achetés.

—On apportera probablement votre chapeau demain, dirent les gens de la maison, car il arrive quelquefois que pour ne pas connaître assez les adresses, on retarde ainsi.

Mais le lendemain se passe et rien ne vient.

Le surlendemain je me rends au magasin; je vais trouver le commis, qui m'avait vendu le chapeau et formule ma plainte. Il se rappelle m'avoir en effet vendu un chapeau et en avoir reçu le prix qu'il a envoyé porter avec la note au caissier, par une jeune fille, comme la chose se pratique dans ce magasin, puis, suivez-moi, me dit-il; et il me conduit à un autre bureau portant pour enseigne *Complaints Office*.

Allons, me dis-je, il paraît que je ne suis pas le premier qui a à se plaindre de l'administration de cette maison, puisqu'on a établi ainsi un bureau des plaintes. Mon tour arrive, j'explique la chose au commis. Ce commis, à chevelure grisonnante, me regardait à peine et paraissait tout préoccupé de quelque autre affaire.

—Vous avez acheté un chapeau, me dit-il d'un air distrait?

—Oui.

—Quand?

—Avant hier.

—Vous l'avez payé, fait adresser exactement et confié au *Despatch Office*?

—Exactement.

—Nous aviserons, et si nous le trouvons nous vous l'enverrons.

—Si nous le trouvons, dites-vous, mais il faut le trouver; qu'en avez-vous fait? Si vous ne le trouvez pas, il faudrait tout simplement me remettre mon argent.

Les yeux fixés au plafond, par dessus les têtes d'autres plaignants, il ne parut pas même m'entendre.

Je réitère mes visites une troisième et quatrième fois, et toujours sans plus de succès. On va voir qui est en défaut; où peut se trouver la boîte; et on vous l'enverra.

Enfin, pour la cinquième fois, je me rends au magasin, décidé à en finir cette fois d'une manière ou d'une autre. Le commis vendeur paraît bien mortifié, mais dit qu'il s'est acquitté exactement de sa partie. Vient un commis supérieur qui veut me faire recommencer toute l'histoire.

—Mais vous m'avez déjà coûté plus que la valeur de mon chapeau, par les démarches que vous m'avez forcées de faire. Croyez-vous que ce soit chose agréable qu'avois à me présenter ici comme un importun quémandeur qu'on écoute à peine? Un homme honnête et d'honneur ne peut se plier à de telles exigences qu'avec une extrême répu-

dressant à mon neveu qu'il avait vu à mes côtés: quel est donc ce monsieur dit-il, il n'a pas l'air d'un homme ordinaire; est-ce un ministre?

—Non, ce n'est pas un ministre, mais un prêtre catholique, qui connaît les règles de la justice et sait les observer.

—Il a raison, ajouta le commis, la parole d'un honnête homme vaut un contrat. Mais que voulez-vous que je fasse? Il n'y a pas de faute de ma part, et si je fais des plaintes au gérant — le propriétaire est dans une maison de santé — je cours le risque de perdre ma place.

—C'est-à-dire que vous aimez mieux commettre des injustices, voler s'il le faut, que de perdre votre place! Que ne veillez-vous plus attentivement vos employés? Si vos commissionnaires au lieu de délivrer les effets à domicile, les emportent chez eux, vos clients doivent-ils en souffrir? Avec ce système le crédit de votre maison ne durera pas longtemps.

Et telle est l'histoire de mon chapeau, que j'ai tenu à vous raconter dans tous ses détails, pour vous citer un trait de mœurs américaines.

L'ABBÉ PROVANCHER.

NOTES DIVERSES

LA CONFÉRENCE DE M. L'ABBÉ GARNIER.

—L'éloquent et courageux apôtre — dit la *Semaine Religieuse* de Grenoble, France, — était désireux de venir à Grenoble, comme il l'avait fait déjà, devant les auditoires populaires les plus difficiles de Paris et de quelques grandes villes, démontrer que l'Eglise catholique est la grande bienfaitrice de la classe ouvrière, et qu'en dehors des commandements de Dieu, il ne peut y avoir de prospérité ou de bonheur pour la société. Pendant trois quarts d'heure l'orateur a pu développer sa magnifique thèse, sans trop d'interruptions. Mais alors, quelques énergumènes qui n'y peuvent tenir, font entendre des vociférations et des injures de toute sorte. On essaie de rétablir le calme et au bout d'une demi-heure de tumulte la salle semble s'apaiser, mais bientôt le désordre est à son comble. On espérait qu'un orateur opposerait quelques sérieuses objections aux arguments du conférencier. Il n'en a rien été. Un anarchiste (qui n'en avait pas le costume) paraît un instant à la tribune. Il lance une affirmation que M. Garnier lui demande de prouver: "Monsieur, je vous prie de vous taire," telle est sa réponse. Il s'embrouille, consulte ses notes qu'il ne peut lire, accuse l'Eglise de férocité, de tuer la pensée, lance un horrible blasphème contre Dieu... Ce blasphème soulève des protestations; tous crient à la fois. C'est un vacarme épouvantable et plusieurs alors s'empresment de sortir. Le commissaire de police dissout la réunion et prie d'évacuer la salle.

M. l'abbé Garnier avait pu faire la ré-